

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

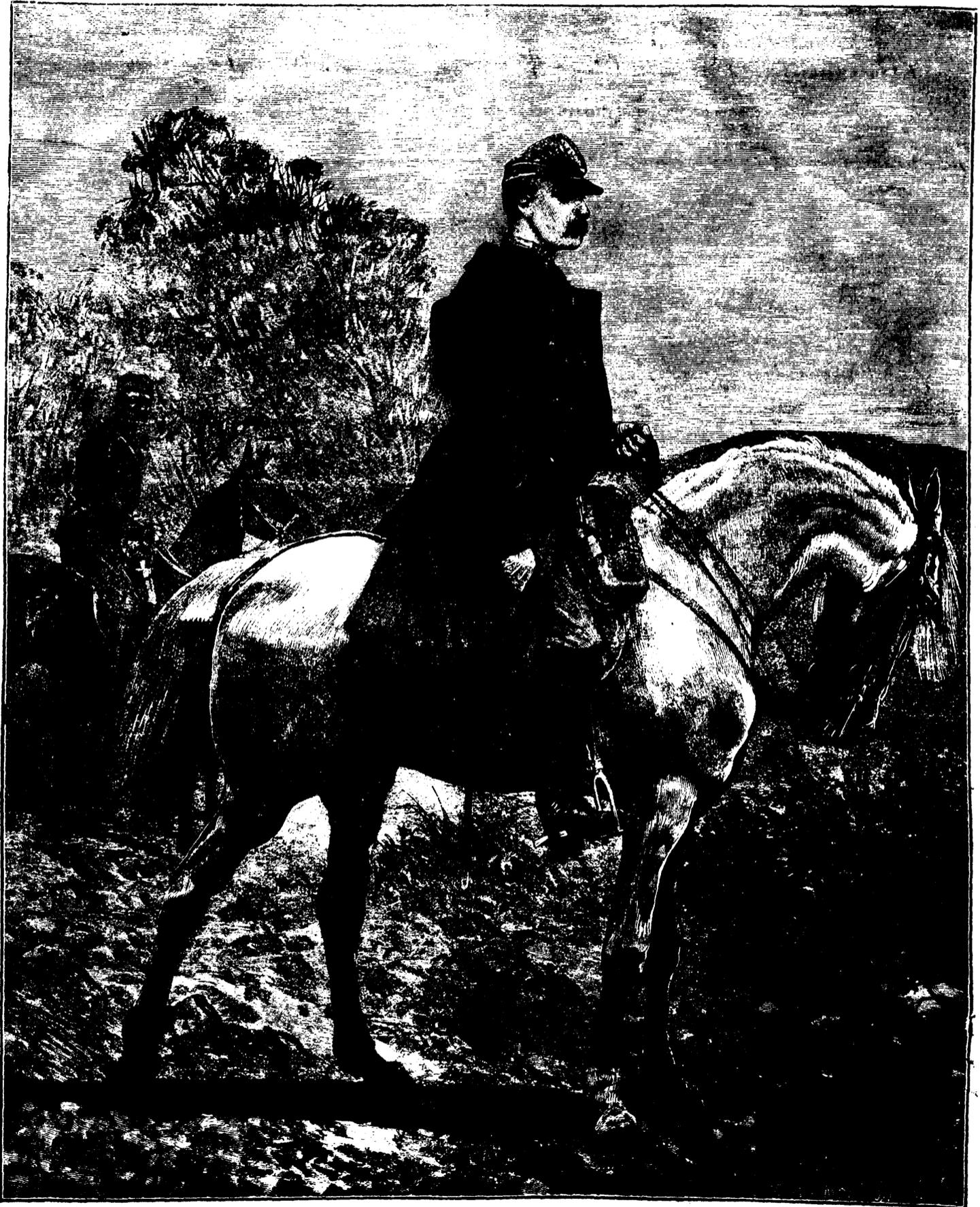
- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

2ème année, No 85—Samedi, 19 décembre 1885
Bureaux : 80, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. **5** CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



LA GUERRE D'ORIENT.—DÉPART DU ROI MILAN, DE SERBIE, POUR LA FRONTIÈRE

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 19 décembre 1885

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Histoire du jour, par Carlos. — Poésie : Hivernales, par Noël Pays. — Un conseil par semaine — La Porteuse de Pain (suite). — La neige, par Charles. — Notes et impressions. — Récréations de la famille. — Chosés et autres.

GRAVURES : La guerre d'Orient : Départ du roi Milan, de Serbie, pour la frontière. — Un concert de famille. — Gravure du feuillet. — Rébus.

NOS PRIMES

Les principales primes du dernier tirage réclamées jusqu'à ce jour sont les suivantes : M. F.-X. Desnoyers, jardinier, Côte de la Visitation, près de Montréal, \$25.00 ; Madame Délina Lanthier, 26, rue St-Hypolite, Montréal, \$10.00 ; M. Nazaire Beaudoin, 1017, rue St-Jacques, Montréal, \$4.00 ; M. Louis P. St-Louis, 1231, rue Ontario, Montréal, \$2.00.

La liste complète des réclamants paraîtra la semaine prochaine.

NOTRE AGENT AUX ÉTATS-UNIS

M. C. Dubé, de Quinebaug, Conn., boîte 20, notre agent général pour les Etats-Unis, doit établir des sous-agences dans toutes les villes des Etats-Unis.

Les personnes qui désireraient se charger des sous-agences du MONDE ILLUSTRÉ, dans les villes et villages des Etats-Unis, voudront bien s'adresser à M. Dubé.

ENTRE-NOUS

L y a quelque mois, un homme, dans toute la force de l'âge, sur le point de quitter la maison paternelle, à Saint-Boniface, embrassait sa vieille mère, sa femme et ses enfants en pleurs, en leur disant :

« Mes biens-aimés, séchez vos larmes... Des nuages qui s'amoncellent à l'horizon sortira sans doute une effroyable tempête, mais mon devoir est de tenter encore le sauvetage de notre frêle navire. Si je dois mourir, bénissez-moi, ma mère. Toi, ma fidèle compagne, prie Dieu pour moi, et dis à mes enfants que je n'avais pour tout bien que mon cœur, et que je l'ai donné à mon pays. »

Un dernier baiser à tous... et il disparut en leur jettant ce mot d'espérance : « Au revoir. »

Pauvre mère ! pauvre femme ! pauvres enfants !

Samedi dernier, la maison paternelle était tout en deuil.

La grande salle était sombre, des draps noirs pendaient aux murs ; sur une table couverte d'une nappe blanche se trouvaient un crucifix, deux cierges, un bénitier... Dans un coin, la vieille aux cheveux blancs, les yeux hagards, murmurait une chanson de mère berçant son enfant ; la femme, brûlée de fièvre, ne pouvait plus même pleurer ; les enfants sanglotaient...

Quelques hommes, aux traits énergiques, à la barbe brillante de gouttes d'eau, pluie qui tombe des yeux et qui vient du cœur, entrèrent dans la salle funèbre...

Ils portaient une longue boîte de bois noir qu'ils déposèrent à terre. L'un d'eux enleva le couvercle...

« Mère, bénis ton fils, femme, prie Dieu ; enfants, à genoux, regardez..... »

Riel !

* * *

C'est lui qui revient au milieu des ses bien-aimés.

Il était parti, plein de jours, le cœur gonflé d'espérance et d'amour pour les hommes de son sang ;

regardez au fond du coffre de bois noir, il est là, étendu, semblant dormir... Mais il est froid... il est mort !...

L'orage a éclaté, le sauveteur, égaré dans la tourmente, le pilote perdu a vu, sur la rive, une lueur qu'il a prise pour un phare, pour le port, pour le salut.

Erreur fatale ; ceux qui avaient allumé ce feu n'étaient pas des hommes qui risquent leur vie pour sauver leurs semblables, c'étaient des naufrageurs !

Quand, sur les côtes inhospitalières de Biscaye, un navire égaré par les feux trompeurs vient se briser contre les rochers, les naufrageurs arrivent en foule et, plus féroces que les tigres, plus lâches que des hyènes, ils se ruent sur les cadavres, leur arrachent leurs bijoux et coupent les doigts pour enlever plus vite les bagues qu'elles entourent.

Quand Riel fut tombé dans le piège qu'on lui tendait, la curée fut belle pour les naufrageurs, l'un s'empara de l'or, l'autre prit ce qu'on lui jetta.

* * *

C'est donc le 12 de ce mois que le chef des Métis est venu prendre sa place dans le cimetière de Saint-Boniface, à côté de son père, et l'héritage qu'il laisse à ses enfants est une tombe sur laquelle ils iront pleurer.

Ce qu'il a laissé à son pays, c'est son cœur. Ce qu'il a légué aux Métis, c'est le désir de le venger.

Dieu veuille que cette soif de vengeance ne soit pas assouvie, et que de nouveaux hommes politiques rendent enfin justice aux malheureux qui ne demandent que leurs droits ! Mais il faut se rendre à l'évidence ; déjà des bruits sinistres arrivent à nos oreilles ; les dépêches nous annoncent qu'il règne une immense excitation à Prince-Albert par suite de l'allure inquiétante des Sauvages.

Déjà on dit que les tribus de Battleford sont alliées aux Pieds-Noirs.

Dans Ontario, on s'inquiète et on parle même d'envoyer de nouveau des troupes au Nord-Ouest.

Ministres d'Ottawa, quelle terrible responsabilité vous avez encourue !

* * *

On nous accuse souvent de vouloir faire une guerre de race.

Je me tiens à quatre pour ne pas éclater, en vous soumettant la circulaire suivante, qui a été distribuée la veille de l'enterrement de Riel, par les Anglais (pas d'Angleterre) de Winnipeg :

Guerre de races ! Oui, la guerre de races jusqu'aux dents !!! Le public outragé restera-t-il tranquille en voyant la grande démonstration que l'on va faire pour l'enterrement d'un rebelle et d'un traître, Louis Riel ? Non, assurément, non ! Laissez tous les citoyens vraiment loyaux aller à Saint-Boniface, où le traître doit être enterré, et si le moindre mot d'insulte est dit contre les Canadiens-Anglais, laissez-les jeter à bas la cathédrale sur la tribu qui exalte les rebelles, et faites-les disparaître de la surface de la terre ! ! *God save the Queen !*

Je n'invente rien, je vous donne la traduction de cet appel au carnage, à la tuerie des catholiques. C'est clair comme le jour, et il faudrait être complètement idiot pour ne pas comprendre.

Peut-être plus révolutionnaire, plus sanguinaire, plus haineux, plus communard que cela ?

Et c'est nous qu'on accuse de vouloir faire une guerre de races, quand ces gens-là veulent détruire la cathédrale de Saint-Boniface et nous égorger sur un cercueil !

* * *

Le gouvernement républicain ne semble pas faire le bonheur de tous les Américains, si j'en juge par la singulière demande qui vient d'être faite au Congrès, par un groupe de radicaux de l'Ouest.

Ces citoyens, qui ont des idées très égalitaires, trouvent que le Président est de trop dans la machine gouvernementale, et en demandent purement et simplement la suppression.

Détruire est très facile, mais il s'agit de savoir par quoi on remplacera ce que l'on veut abattre.

Les radicaux de l'Ouest n'ont pas oublié ce détail ; ils proposent de nommer à la place du Président un comité de cinq membres, qui auront les privilèges et les droits du successeur de Washington.

Je ne crois pas que cette idée fasse fortune.

Après qu'une question a été décidée au Congrès,

aller la soumettre encore à cinq ou six personnes qui recommenceront la discussion, me semble un moyen peu pratique d'accélérer et d'améliorer les publiques.

On objecte que le Président des Etats-Unis a plus de pouvoirs que tous les rois et empereurs, à part le czar de toutes les Russies ; si cela est et que l'on trouve qu'il y a eu des excès de pouvoir, il est facile aux représentants du pays de reviser la constitution, si c'est vraiment le vœu des électeurs, et de réduire l'autorité du chef de l'Etat.

Mais de là à nommer six chefs au lieu d'un, il y a tout un grand pas.

* * *

Il vient de mourir à New-York un homme qui avait dix-huit dollars à manger par minute.

Ce crésus est mort comme tout le monde meurt à son tour, et aujourd'hui six pieds de terre suffisent à contenir la dépouille de celui qui étonnait le monde de son luxe et qu'enviaient les centaines de millions de pauvres diables qui, chaque matin, se demandent comment et où ils déjeuneront, dîneront et souperont.

Chacun des fils de l'archi-millionnaire aura huit millions, sa veuve et ses filles auront des propriétés évaluées à plusieurs millions. Puis le testateur lègue d'autres millions à droite et à gauche, c'est une pluie d'or, d'actions de chemins de fer, de palais, de châteaux, de maisons, etc.

Quand au reste, car il reste malgré tout encore des millions à donner, ils sont partagés entre les deux fils aînés.

La dépêche ajoute, après avoir donné le reste du testament, que les héritiers sont satisfaits.

Vraiment ! ils sont satisfaits ! c'est étonnant comme il y a des gens qui se contentent de peu !

* * *

Tout rayon de soleil est voisin d'une ombre.

Tout est contraste dans la vie des hommes et des peuples.

Les citoyens des Etats-Unis se plaignent du chef de leur Etat, l'empereur d'Allemagne se plaint de ses sujets.

Depuis Iéna on a consacré en Prusse d'abord, et plus tard en Allemagne, ce principe, énoncé par Napoléon I^{er}, que tout citoyen en venant au monde est de la chair à canon.

Que le canon tonne au Nord, à l'Est, à l'Ouest ou au Midi : boulet, voici ta pâture ; tue des hommes, âme de bronze !

Ce système, poussé aux dernières limites du possible par le chancelier de fer, bête féroce qui a nommé Bismarck, et par le ministre de la guerre de l'empire d'Allemagne, homme à tête glabre et à bouche de vampire, de Moltke, ce système, dis-je, fatigue les Teutons depuis longtemps.

* * *

Les Allemands, qui ont soif de liberté et qui ne veulent pas devenir chair à canon, s'en vont aux Etats-Unis, pour la plupart, afin d'éviter l'honneur de porter un sabre ou un fusil destiné à tuer la civilisation.

Devenus Américains au bout de quelques années, régulièrement naturalisés, ils s'en reviennent chez eux, croyant pouvoir jouir enfin du privilège des hommes libres du continent du nouveau monde.

Erreur ! Bismarck et de Moltke leur refusent la joie d'embrasser leurs vieux parents ; on les emprisonne à leur retour, et, bon gré malgré, il faut devenir chair à canon.

C'est pourquoi Sa Majesté Guillaume a fait prévenir tous les sujets, les esclaves plutôt de son empire, que leur naturalisation en pays étranger ne leur servira de rien, et qu'Allemands nés, Allemands ils vivront, Allemands ils resteront.

Qu'arrivera-t-il de tout cela ?

Wilhem partira le premier, Gretchen le suivra, et les enfants de Gretchen et de Wilhem seront tout, excepté Allemands !...

* * *

Pasteur éplit le monde de son nom.

De tous les pays du monde arrivent des personnes mordues par des chiens enragés, et qui viennent demander la vie au grand savant.

Dernièrement, un Hongrois, qui venait d'être mordu, a vendu tout ce qu'il possédait pour sub-

venir aux frais de voyage jusqu'à Paris. Il est arrivé dans la grande ville, épuisé, sans un sou, et qui plus est, sans savoir un mot de français. Après bien des démarches, il finit par trouver un de ses compatriotes, un étudiant en médecine, qui le conduisit chez son sauveur.

Pasteur l'accueillit comme s'il avait été millionnaire, le soigna, le plaça dans un hôtel, le guérit et le renvoya chez lui muni d'une bonne somme d'argent.

Il a actuellement près de quatre-vingt patients, riches et pauvres ; les riches paient pour les pauvres, et tous sont soignés sans distinction de rang ou de fortune.

Les enfants de Newark (Etats-Unis), dont je vous ai parlé dans ma dernière causerie, sont arrivés à Paris. Ils sont accompagnés de M^{me} Ryan, une Canadienne-Française, qui leur servira d'interprète.

Toute l'Amérique attend des nouvelles avec impatience.

* * *

Le fils du plus grand peintre français, Missionnier, vient d'être mordu aussi par un chien enragé, et a été sauvé par Pasteur.

Et cependant, cet homme étonnant, qui a fait faire à la médecine le plus grand pas que l'on ait jamais constaté, n'est ni médecin ni chirurgien. C'est tout simplement un savant qui, fils d'ouvrier, a su, par la seule force de son génie, s'élever à la tête des savants du monde entier.

Comme tous les hommes vraiment forts, il est modeste, d'une modestie incroyable, qui ne donne que plus de relief à son génie.

Je vous donnerai prochainement une esquisse de sa vie, qui est un encouragement que doivent suivre tous les jeunes gens qui veulent arriver par le travail.

LÉON LEDIEU.

HISTOIRE DU JOUR

MONSIEUR.—Sais-tu quel est pour moi le meilleur moment de la journée?... C'est le soir, quand, le travail terminé, je viens tranquillement m'installer au coin du feu, le cigare aux lèvres, pour lire mon journal jusqu'au coup de dix heures... Ne trouve-tu pas ?

Madame.—Si, si.
Monsieur.—Je crois même que, malgré le vent, le froid, la neige, je préférerais l'hiver à toute autre saison, rien que pour les délicieux moments de repos qu'il nous procure... Et toi ?

Madame.—Moi aussi, certainement.
Monsieur.—Voyons ce que dit le journal.....
Chambres... Accidents... Picotes..

Madame (très doucement).—Mon ami...
Monsieur.—Hein ?

Madame.—Laisse-là ton journal ; j'ai à te parler.
Monsieur.—Ah !

Madame.—Il s'agit de notre fille Angèle.
Monsieur.—Je t'écoute.

Madame.—Tu sais que ses dix-huit ans ont sonné.
Monsieur.—Vraiment !... Je n'ai rien entendu.

Madame.—Dix-huit ans ! C'est l'époque où l'enfant se transforme en femme ! C'est l'âge de la grâce et de la beauté par excellence ! C'est le moment... Bref, c'est le moment où il faut songer à marier toute jeune fille !

Monsieur.—Et j'y songe bien souvent, va !... Dans chaque jeune homme que je coudoie, je pense voir un futur gendre... Tous les matins je me prépare à recevoir quelque demande... Evidemment, jolie comme elle l'est, Angèle trouvera sans peine un époux.

Madame.—Je suis de ton avis... à condition que nous la conduisions dans le monde.

Monsieur.—Penses-tu que ce soit bien nécessaire ?

Madame.—Nécessaire, non ; mais indispensable. Il faut aller au devant de l'occasion et ne pas attendre qu'elle vienne vous trouver...

Monsieur.—Pour la saisir aux cheveux, c'est connu... Il y a cependant une fable qui prouve que la fortune vient en dormant.

Madame.—Tiens ! tu m'ennuies avec tes fables !

Monsieur.—Voyons, voyons, ma chère, ne te fâches pas...

Madame.—C'est que vous êtes tellement contrariant... Aussi, nous mènerons Angèle dans le monde ; c'est convenu.

Monsieur.—Oui, oui, c'est convenu, nous l'y mènerons, nous l'y traînerons, s'il le faut.

Madame.—Oh ! rassure-toi, il n'y a, sous ce rapport, aucune inquiétude à avoir... Mais nous devrions commencer sans tarder...

Monsieur.—Certainement, tout de suite !... d'ici à un mois ou deux.

Madame.—Pourquoi pas à la fin de l'hiver ?... C'est immédiatement qu'il faut la produire.

Monsieur.—Comment ? Immé... Tu es donc bien pressée de te débarrasser d'Angèle ?

Madame.—Mon Dieu ! Es-tu impatient !... Non, je ne suis pas pressée de m'en débarrasser ; seulement, il faut la marier, et dès lors...

Monsieur.—Enfin, produisons-la, puisque la formalité est indispensable... (A part.) Oh ! mes soirées au coin du feu !

Madame.—Allons ! te voilà gentil !... Veux-tu me passer l'encrier, mon ami ?

Monsieur.—Certainement... Tu as une lettre à écrire ?

Madame.—Oui, mon ami ; quelques lignes à M^{me} Bloch.

Monsieur.—La grande couturière ?

Madame.—Oui, mon ami ; il faut bien lui commander...

Monsieur.—Quoi donc ?

Madame.—...Mais une toilette pour Angèle.

Monsieur.—Une toilette !... Chez M^{me} Bloch ! Crois-tu que la tailleur ordinaire ne ferait pas la chose aussi bien ?

Madame.—Tu n'y penses pas... ! Une robe de bal !...

Monsieur.—Ah ! Nous allons donc au bal ?

Madame.—Mais oui ; j'oubliais de te dire, j'ai reçu une invitation de la famille Rougemont à une sauterie qu'elle donne aujourd'hui en huit... Ainsi, tu vois qu'il n'y a pas de temps à perdre... Angèle sera en rose pâle avec écharpe bleue ; un peu, très peu, décolletée en carré, les manches mi-longues... Elle aura un succès pour son entrée dans le monde !...

Monsieur (ahuri).—Oh ! Nos bonnes soirées au coin du feu !...

Madame.—Et toi, mon ami, ne ferais-tu pas bien de te commander un habit neuf ?...

Monsieur (avec éclat).—Oh ! quant à cela, non ! Voilà déjà bien assez de dépenses !...

Madame.—Tu as tort de te fâcher.

Monsieur (furieux).—Je ne me fâche pas.

Madame.—Si l'on peut dire !... Tu es rouge !... Ce n'est pas bien ; on croirait que tu n'aimes point ta fille, que...

Monsieur.—Allons ! une scène !... (Résigné.) Eh bien, écris au tailleur.

Madame.—A la bonne heure ! Tu es charmant !

Monsieur (à part).—Si l'on savait ce que cela coûte de marier sa fille !...

Madame.—Là, c'est fait !... Tiens ! pendant que j'y suis, je vais encore envoyer quelques lettres.

Monsieur (inquiet).—A qui ?...

Madame.—Mais aux Duronchel, aux Cevignac, aux...

Monsieur.—Assez ! assez !... Que leur veux-tu à tous ces gens-là ?

Madame.—Je désirerais, si cela te convient, mon cher ami, les inviter à venir un soir passer tout intimement une ou deux heures avec nous...

Monsieur (stupéfait).—Quoi ? Nous allons recevoir à présent ?...

Madame.—Il le faut bien, mon ami... Va ! cela m'ennuie assez !... Nous devons cependant bien rendre les politesses que l'on nous fait... Et puis les Duronchel ont un fils charmant, et les Cevignac un neveu parfait !

Monsieur (avec un profond soupir).—Soit ! nous recevrons !

Madame.—D'ailleurs ce sera sans grand appareil : quelques thés, le soir, une ou deux séances de musique, un petit bal...

Monsieur.—Pas possible !... Un bal ! Dans ton salon exigü et ta salle à manger toute étroite !... Mais on ne saura pas bouger !

Madame.—Bah ! cela se fait partout.

Monsieur (timidement).—Et tu crois qu'il est bien nécessaire ?...

Madame.—Indispensable ! te dis-je.

Monsieur (avec un soupir plus profond encore).—Nous recevrons donc !

Madame.—Certainement... Ah ! il faudra aussi que nous prenions un jour.

Monsieur.—Un jour ?

Madame.—Oui, un jour pour recevoir les visites, comme font toutes nos connaissances.

Monsieur (ne sachant plus où il est).—Nous allons recevoir tant de visites ?...

Madame.—Comment donc !... Voyons, le mardi te va ; nous choisirons le mardi, de trois à cinq.

Monsieur (avec un soupir insondable).—Le mardi, soit !... C'est tout ?...

Madame.—Absolument !... Là, tu as été charmant... Tu verras que ce sera plus amusant que tu ne le crois.

Monsieur.—Oh ! je n'en doute pas...

Madame.—Puis, parfois, nous aurons du monde à dîner, nous dînerons en ville.

Monsieur (obsédé).—Hélas ! Mon coin du feu ! Mon journal !

Madame.—Puis encore nous ferons à notre tour des visites... Demain, par exemple, il faudrait bien que tu ailles déposer nos cartes chez les Rougemont, simple question de politesse.

Monsieur (complètement hébété).—Bien !

Madame.—Ensuite tu passeras chez le papetier pour demander des cartes d'invitation, des menus et des carnets de danses ; chez le gantier...

Monsieur.—Est-ce tout ?

Madame.—Oh ! d'ici à demain... Tiens ! Dix heures qui sonnent.

Monsieur.—Et je n'ai pas lu mon journal... (Mélancoliquement). Et ça ne fait que commencer !

Madame.—Montons-nous nous coucher ?

Monsieur.—Comment donc ! Comment donc !... (A part). Heureusement que je n'ai qu'une fille.

CARLOS.

HIVERNALES

A UNE AMIE

Si l'oiseau vers une autre plage,
Loin des brumes aux fronts glacés,
S'enfuit dans un lointain voyage,
Oublieux des bonheurs passés ;

S'il va chercher sous d'autres frises
Un nid plus chaud pour ses petits,
Et pour ses amours d'autres brises
Au fond des grands bois reverdis ;

C'est que le froid cache la terre
Sous son manteau cristallisé,
C'est que le bois est sans mystère,
C'est que l'hiver est arrivé.

Je sais d'autres bois sans verdure,
D'autres hivers au front bruni,
Un autre oiseau qui sans murmure
Pourrait un jour quitter son nid.

Offre lui sous ton toit de chaume,
Pauvre, un abri contre l'hiver,
Donne-lui reine, en ton royaume
L'hospitalité du bois vert.

Ignorant d'une autre patrie,
Son cœur, sous ces nouveaux climats,
Saura de la saison flétrie
Près de toi braver les frimas.

NOEL PAYS.

Montréal, décembre 1885.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Les personnes dont les dents sont agacées par les fruits acides ou non mûrs, ou par un acide venant de l'estomac, dans certains cas d'aigreurs ou de renvois, peuvent faire cesser très vite cette sensation désagréable, en promenant dans la bouche soit un petit morceau de borax (borate de soude) gros comme un grain d'orge ; soit une pincée de bicarbonate de soude, soit un petit morceau de craie.

Un homme ne sait jamais bien vivre à moins que les femmes ne s'en soient mêlées.



CONCERT DE FAMILLE

LA
PORTEUSE DE PAIN

—o—
DEUXIÈME PARTIE.—(Suite.)

—o—
XL

Vous le regrettez, mignonne? répéta Jeanne.

—Oui, répondit Lucie.

—Pourquoi?

—Parce que Lucien est venu pendant mon absence.

—C'est ce que la concierge vient de m'apprendre.

—Vous ne l'avez pas vu, vous, maman Lison? Jeanne affermit de son mieux sa voix pour répondre.

—Non, je ne l'ai pas vu...

—La concierge m'a dit qu'il paraissait tout triste...

—Elle se sera figuré cela.

—Peut-être. Mais si elle avait bien vu, cependant. Maman Lison, j'ai peur.

Jeanne frissonna.

—Peur, mignonne? balbutia-t-elle; peur de quoi?

—Depuis ce matin, depuis cette visite de mademoiselle Harmant, j'ai des pressentiments funestes...

—Laissez vos pressentiments de côté, ma chérie, on se tracasse l'esprit de choses qui n'ont point raison d'être. On se fait du mal à propos de rien. Il faut vous distraire. Si vous voulez, je dînerai avec vous ce soir.

—C'est une bonne pensée, cela, maman Lison.

—Je vais aller aux provisions et préparer tout ce qu'il nous faudra...

—C'est ça. Pendant ce temps, moi, je continuerai mon travail...

—Et pas de pensées noires au moins!

—Je vous le promets.

—A la bonne heure!

Jeanne embrassa de nouveau sa fille et sortit pour aller aux provisions en se disant:

—Pauvre chère mignonne! Quand elle connaîtra la vérité, comme elle va souffrir!

.

Lorsque le fiacre de Lucien se fut arrêté en face de l'hôtel de la rue Murillo, le jeune homme descendit, et après un instant d'hésitation, ou plutôt de combat contre lui-même, il prit son parti et sonna. La porte s'ouvrit. Lucien entra.

—Mademoiselle Harmant est-elle à l'hôtel? demanda-t-il au concierge.

—Oui, monsieur Labroue, et elle est seule, monsieur Harmant n'étant point encore rentré.

—Puis-je voir mademoiselle?

—Je le pense. Je vais sonner monsieur Théodore qui annoncera la visite de monsieur Labroue à mademoiselle.

Le concierge fit résonner un timbre, et le valet de chambre parut sur la plus haute marche du perron au moment où Lucien traversait la cour.

—Je désirerais parler à mademoiselle Harmant, lui dit le nouveau venu.

—Mademoiselle est au salon, répliqua le valet, elle a vu monsieur entrer dans la cour; elle recevra monsieur. Monsieur veut-il me suivre?

Lucien gravit les degrés. Mary, debout et adossée à la cheminée du petit salon, attendait. Le

seul aspect du visage décomposé du jeune homme lui fit comprendre que le visiteur se trouvait sous le coup d'une violente émotion. A quelle cause attribuer cette émotion. La fille de Paul Harmant ne pouvait le deviner. Elle sentit un frisson courir sur sa chair, mais elle parvint à dissimuler son trouble.

—Mon père n'est point encore arrivé, monsieur Lucien, fit-elle. C'est très aimable à vous d'avoir pris les devants. Soyez le bienvenu; asseyez-vous et causons.

En même temps elle désignait de la main un siège. Lucien s'inclina.

—Mais comme vous êtes pâle! continua vivement Mary. Que se passe-t-il donc? Souffrez-vous?

—Oui, mademoiselle, répondit Lucien d'une voix basse et brisée. J'ai beaucoup souffert et je souffre encore.

—Mais, pourquoi? Avez-vous eu avec mon père quelque discussion? quelque entretien orageux? Mon père est bon, le meilleur des hommes, mais

—Regrettez-vous ce jour? demanda Mary d'une voix éteinte.

—Oui, mademoiselle, car il a causé et causera bien des souffrances. Ce jour là vous avez été pour moi bonne, affectueuse, compatissante, et en vous jurant une reconnaissance éternelle, Dieu m'est témoin que je ne mentais pas! En appuyant auprès de votre père la supplique de mon ami George Darier, en me faisant obtenir dans l'usine une position au-dessus de mes espérances, vous assuriez mon avenir.

—Eh! bien, alors?

—Laissez-moi continuer, je vous en prie, et pardonnez-moi si les expressions que je vais être forcé d'employer sont parfois et bien malgré moi trop franches. Il est de mon devoir de tout dire! On n'est pas maître de son cœur. J'eus l'honneur insigne d'être remarqué par vous et de vous inspirer un sentiment de bienveillance qu'assurément je ne méritais pas, que je n'attendais pas, que je n'espérais pas.

—Ah! s'écria violemment Mary, je comprends maintenant pourquoi vous êtes ici, pourquoi vous me parlez avec cette froideur glaciale qui me pénètre et qui m'épouvante! Vous venez me dire que vous ne m'aimez pas, que vous ne m'aimerez jamais.

Sans répondre à cette interruption, Lucien reprit:

—Le sentiment que vous éprouviez pour moi, je l'éprouvais pour une autre. J'aimais.

—Oui, vous aimiez, dit la fille de Paul Harmant avec amertume, et vous aimez encore, et l'espoir entrevu par moi d'unir mon existence à la vôtre n'était qu'un rêve, qu'un espoir menteur.

—Vous et votre père, mademoiselle, poursuivit Lucien, avez fait tout ce qui dépendait de vous pour anéantir cet amour dont mon cœur était plein! Je constate cela, mais sans vous le reprocher. Votre intérêt personnel vous guidait, mademoiselle, et monsieur Harmant obéissait à sa tendresse paternelle. J'ai pris le seul parti qui fût honorable et loyal. Je me suis tenu à l'écart le plus possible, évitant toutes les occasions de me rapprocher de vous. Je vous ai fait souffrir, je le sais, et je le déplore, mais il serait injuste de m'en vouloir. J'aimais. Or, vous le savez aussi bien que moi, l'amour est un maître exigeant. Quand il ordonne, il faut obéir!

—Et aujourd'hui vous venez m'apprendre qu'il existe plus pour moi d'espérance, n'est-ce pas? demanda Mary. Est-ce ma faute à moi cependant, si je vous ai aimé? Vous le disiez il n'y a qu'un instant, on n'est point maître

de son cœur? Pouvais-je deviner que vous en aimiez une autre, qu'une autre vous aimait? Dans le sentiment inspiré par vous, je mettais toute ma vie; toute ma vie, entendez-vous! Aujourd'hui, mon amour fait partie de moi-même! Je ne peux plus le chasser! Si c'est un crime, Lucien, pardonnez-le moi! Contre votre amour je ne puis rien, je ne tenterais rien désormais, me sachant vaincue d'avance; mais qui connaît les secrets de l'avenir? Laissez-moi espérer, laissez moi vivre! je vous en prie, je vous le demande à genoux!

Et Mary s'agenouilla véritablement devant Lucien, l'implorant, le suppliant, fiévreuse, haletante, ses mains en feu pressant les mains froides du jeune homme. En même temps elle balbutiait:

—L'amour, c'est la folie! Eh bien! oui, je suis folle. On n'en veut pas aux fous. Tout leur est pardonné. Je suis trop jeune pour mourir. Je veux



C'était une maisonnette exigüe mais fort coquette, n'ayant qu'un rez-de-chaussé.—(Voir page 263. col. 2.)

parfois un peu violent...

Le fils de Jules Labroue interrompit Mary.

—J'ai eu, en effet, avec monsieur votre père un entretien pénible, dit-il, et c'est de cet entretien que vient ma souffrance.

—Je ne comprends pas.

—Écoutez-moi, mademoiselle, et vous comprendrez. Nous sommes arrivés à un moment décisif. Il faut entre nous une situation nette. Nous n'y pouvons arriver que par la franchise, une franchise brutale au besoin.

En attendant ce préambule, Mary devint livide. L'angoisse la prit à la gorge et ne lui permit pas d'articuler un mot. Elle exprima son adhésion par un signe de tête. Lucien poursuivit:

—Le hasard, ou pour mieux dire et pour dire vrai, le besoin de travail m'a conduit un jour près de vous.

vivre. Je vivrai si vous me dite que plus tard peut-être vous viendrez à moi, vous m'aimerez un peu. C'est improbable, soit, mais pourtant c'est possible. Un jour, qui sait, vous n'aimerez plus celle qui prend votre cœur aujourd'hui.

—Dès aujourd'hui je ne dois plus, je ne puis plus l'aimer, murmura Lucien avec un soupir.

Mary se releva d'un bond. Une expression de farouche triomphe rayonnait sur ses traits pâlis.

—Qu'avez-vous dit ? s'écria-t-elle. Vous ne devez plus, vous ne pouvez plus l'aimer ?

—Non, répondit Lucien d'une voix sourde.

—Que se passe-t-il donc ? Ou bien, d'accord avec mon père, vous me trompez par un sentiment de compassion, ou bien cette rivale maudite est devenue indigne de vous. Est-ce cela ?

—C'est cela.

—Vous ne mentez pas ?

—Non je le jure !

—Mais qu'elle est donc ? Qu'a-t-elle donc fait, cette misérable fille pour laquelle j'ai tant souffert, j'ai tant pleuré, dans mes longues nuits d'insomnie ?

—Ah ! gardez-vous de l'insulter ! Lucie est honnête fille entre les plus honnêtes. Elle est pure comme les anges.

XLI

—Vous prétendez ne l'aimer plus, et vous la défendez en ces termes ! s'écria Mary palpitante.

—Je dois arracher de mon cœur l'amour qui le remplissait.

—Mensonge !

—Non, mademoiselle, vérité terrible ! Je n'ai pas le droit d'aimer la fille de l'assassin de mon père.

—Quoi, Lucie...

—Lucie est la fille de Jeanne Fortier condamnée en cour d'assises pour avoir tué mon père.

—Est-ce possible ? fit mademoiselle Harmant d'un ton presque farouche. N'inventez-vous point cette fable pour me permettre d'espérer qu'un jour vous pourrez venir à moi ?

—S'il vous faut des preuves, mademoiselle, en voilà une, une indiscutable.

Et Lucien tendit à Mary le procès-verbal de l'hospice des Enfants-Trouvés. La fille du millionnaire le prit et le lut avidement.

—Ah ! je suis vengée ! dit-elle ensuite au comble de la joie.

Cette joie serra le cœur de Lucien.

—Non, poursuivit Mary, non, vous ne pouvez aimer cette fille ! Vous devez la haïr ! Ah ! c'est Dieu qui a voulu vous rapprocher de moi en vous ouvrant les yeux sur l'indignité de celle que vous croyiez aimer ! Dieu me protège visiblement ! Je pourrai vivre désormais. Je vivrai, car j'ai l'espérance !

Lucien avait repris le fatal papier.

—Ecoutez-moi encore, mademoiselle, fit-il. Je ne vous ai point dit ce que j'avais à vous dire. Non, je ne hais pas Lucie, car l'enfant ne peut être rendue responsable des fautes de la mère, mais l'honneur me commande de l'oublier ! Je m'efforcerais, comme c'est mon devoir, de n'aimer plus la fille de Jeanne Fortier, mais le déchirement est douloureux, la blessure est profonde et saignante, il faut laisser au temps le soin de la cicatriser. Voici donc ce que je viens vous demander, jusqu'à ce que la guérison soit complète...

Mary, haletante, les yeux rivés sur son interlocuteur, écoutait.

—Vous refuseriez de me croire si j'affirmais ne point souffrir, poursuivit le fils de Jules Labroue, je souffre beaucoup, mais je lutte contre ma souffrance. Je veux l'oubli, je l'obtiendrai. Quand l'oubli sera venu, mon cœur sera libre. Sans doute alors la respectueuse affection, la profonde reconnaissance que vous m'inspirez se changeront en un sentiment plus tendre ; mais jusque-là laissez-moi m'isoler dans ma douleur. Ne demandez ni un battement à mon cœur, ni un sourire à mes lèvres. Je ne pourrais les leur imposer. Contentez-vous d'une espérance, et vivez pour votre père qui vous aime. Me le promettez-vous ?

—C'est presque le renoncement que vous me demandez là ! répondit Mary dont les larmes se mirent à couler. La douleur tue ! j'en sais quelque chose. Que deviendrai-je si vous succomez à la vôtre ?

—Ne craignez point cela ! Je vivrai, je vous le

jure, car ma tâche en ce monde n'est pas finie. Je vivrai et, je vous le répète, la guérison viendra !

—L'espérez-vous véritablement ?

—Foi d'honnête homme, je l'espère.

—Eh bien ! que votre volonté s'accomplisse ! murmura tristement Mary. J'attendrai, j'essayerai d'attendre.

Lucien fut ému de la façon dont la jeune fille prononça ces mots.

—La pauvre enfant va s'éteindre, pensa-t-il en la regardant. Mais je ne peux faire l'impossible.

En ce moment entra Paul Harmant. Il lui suffit d'un regard pour comprendre ce qui s'était passé. Mary essuyait ses yeux rougis ; donc elle avait pleuré. Lucien était grave et très pâle. Evidemment il venait de demander un sursis à la jeune fille et de l'obtenir.

—Vous causiez, mes enfants ? dit-il en embrassant sa fille.

—Oui, père, répondit-elle.

—Et le sujet de l'entretien ?

Lucien intervint.

—Celui que vous devinez, monsieur, fit-il.

—Qu'avez-vous résolu tous deux ?

—D'attendre, balbutia Mary d'une voix étranglée.

Le grand industriel ne put réprimer un geste de colère. La jeune fille vit ce geste et s'empressa d'ajouter, en contenant ses sanglots :

—Père, j'attendrai avec patience. Les raisons de monsieur Lucien sont dignes, honorables pour lui, et prouvent la droiture de son âme.

—Je ferai, monsieur, tout ce qui dépendra de moi pour assurer votre bonheur, dit Lucien. Il n'y a là qu'une question de temps.

Mary, dont les larmes s'étaient remises à couler, cacha son visage entre les bras de son père. Paul Harmant jeta sur Lucien un regard d'une expression navrante. Ce regard signifiait clairement :

—Pour attendre, il faut vivre, et vous la tuez !

La jeune fille avait relevé la tête. Elle surprit et comprit ce regard.

—Ne crains rien, père, dit-elle, je vivrai, je te le promets ! Je vivrai pour vous aimer tous les deux ! Monsieur Lucien a raison. Il ne peut m'apporter un cœur rempli d'une autre. Il faut laisser ses blessures saignantes se cicatriser. Père, j'ai confiance en monsieur Lucien. Qu'il s'isole dans sa douleur, qu'il s'éloigne de moi, peu importe ! Je sais qu'un jour il reviendra. C'est tout ce qu'il me faut, il reviendra, car il se sait aimé ici, et l'amour attire.

En disant ce qui précède elle tendit ses deux mains à Lucien, qui, renué profondément par la voix de la pauvre enfant malade, les prit et les porta à ses lèvres. Sous ce léger contact, Mary devint pâle comme une morte, et, retirant ses mains, elle les appuya sur son cœur : dont les battements lui semblaient près de briser sa poitrine.

Le valet de chambre vint prévenir que le dîner était servi. Le front si sombre de Paul Harmant s'était quelque peu éclairci.

—La fille de Jeanne Fortier n'existe plus pour lui, pensait le millionnaire, donc le danger qui me menaçait de ce côté s'évanouit. Peu à peu ses souffrances se calmeront, et quand il sera mon gendre j'aurai sauvé ma fille et je me serai sauvé moi-même !

* * *

Ovide Soliveau, depuis son dernier entretien avec Paul Harmant, n'avait point donné à ce dernier signe de vie. Lui aussi songeait à se garer, dans l'avenir, de toute éventualité fâcheuse. Certaines paroles prononcées par mademoiselle Amanda éveillaient ses soupçons et faisaient naître en lui des inquiétudes bien fondées. Amanda en avait trop dit et n'en avait pas dit assez. A cette heure il se défait d'elle et voulait savoir jusqu'où allait sa perspicacité. N'était-elle hantée que par de vagues soupçons ? Devinaient-elle au contraire en lui l'acheteur du couteau vendu par le coutelier du quai Bourbon pour frapper Lucie, et retrouvé brisé sur le théâtre du crime ? Il importait de savoir d'une façon positive à quoi s'en tenir à ce sujet, et, si mademoiselle Amanda avait une certitude, de prendre des mesures efficaces pour se garantir.

Malgré l'arme qu'Ovide possédait contre elle, la jeune femme pouvait le perdre d'un mot. Il ne fallait point qu'elle prononça ce mot. L'essayeuse paraissait convaincue que son protecteur se nom-

maît véritablement le baron Arnold de Reiss, mais Soliveau avait cru lire dans les regards de la jolie fille qu'elle chercherait à connaître la demeure de ce baron qui, sous des prétextes en l'air, refusait obstinément de donner son adresse. Or, d'un moment à l'autre, elle pouvait arriver à ses fins, malgré le mystère dont s'entourait Ovide. Depuis le jour où nous l'avons entendu lui raconter son voyage à Joigny et les résultats de ce voyage, il n'avait pas cessé de la voir, dînant avec elle chaque jour, et nourrissant un projet qu'il comptait mettre en exécution le plus tôt possible.

De son côté, mademoiselle Amanda ne se méfiait pas moins de son adorateur platonique. Elle voulait savoir quel était cet homme qui la tenait d'une manière absolue dans sa dépendance, grâce à la déclaration écrite et signée de sa main qu'il possédait. Mais le temps lui manquait pour faire les démarches d'où devait résulter la preuve que le pseudo Arnold de Reiss n'était qu'un simple et vulgaire assassin. A maintes reprises, elle avait essayé de le suivre. Ovide s'était fait un jeu de déjouer ses ruses un peu naïves. Amanda ne lui pardonnait point d'avoir barre sur elle. Elle dissimulait sa rancune, parce quelle ne pouvait faire autrement, mais elle aurait été heureuse de pouvoir lui dire :

—Je suis la plus forte ! Vous me teniez, maintenant je vous tiens ! Dénoncée par vous, qu'est-ce que je risque ? Quelques mois de prison, au maximum, si le jury se montre sévère, tandis que vous c'est bien autre chose ! Je puis vous envoyer au bagne, sinon à l'échafaud, oui, mon cher, parfaitement bien !

Ah ! comment elle aurait été heureuse, la séduisante coquine, de pouvoir parler ainsi ; mais, hélas ! il lui fallait se taire car elle ne savait rien. Soupçonnant beaucoup, elle ne pouvait rien prouver. Cependant elle patientait, comptait bien, un jour ou l'autre, trouver quelque preuve et s'en servir pour prendre sa revanche, dominer à son tour le vrai ou faux Arnold de Reiss, et, grâce à cette domination, l'exploiter et s'enrichir.

—Cet homme puise peut-être dans le crime la fortune qu'il paraît avoir, pensait mademoiselle Amanda. Cela m'est bien égal, pourvu que j'obtienne de lui tout ou partie de cette fortune !

XLII

Le matin du jour qui suivait les incidents racontés par nous dans nos précédents chapitres, Ovide Soliveau, un peu avant onze heures, arriva au restaurant de la rue Saint-Honoré où il déjeunait assez souvent avec Amanda et commanda un menu conforme aux goûts de la jeune fille. Celle-ci ne se fit point attendre, tendit la main gracieusement à son adorateur et lui dit en entrant dans le cabinet réservé pour eux :

—Déjeunons vite, je meurs de faim.

—Tout est prêt.

Un garçon paraissait en même temps et plaçait les mets sur la table. Amanda n'avait point exagéré son appétit. Elle se mit à dévorer. Ovide, lui, mangeait à peine et paraissait soucieux. L'essayeuse de madame Augustine l'observait du coin de l'œil.

—Ah ça ! baron, qu'avez-vous donc ? lui demanda-t-elle brusquement ; vous ne mangez pas, vous ne buvez pas, vous semblez tout je ne sais comment. Etes-vous malade ?

—Non.

—Alors, encore une fois, qu'avez-vous ?

—Je m'ennuie.

—Avec moi ! c'est gracieux ! Merci du compliment, mon cher.

—Ce n'est pas à vous qu'il s'adresse. Ce n'est pas vous qui causez mon ennui.

—Qu'est-ce donc ?

—La monotonie de l'existence.

—Rien de plus facile que de rompre cette monotonie.

—Comment ?

—Menez-moi passer quelques jours à la campagne.

En disant ces mots, mademoiselle Amanda commettait, à son insu, une grave imprudence. Ovide dissimula, non sans peine, un sourire ironique.

—Vous n'êtes pas libre, dit-il.

—Je demanderai un congé à ma patronne.

—Vous l'accordera-t-elle ?

—Pas pour un mois peut-être, mais certainement pour une semaine.

—Eh bien ! c'est entendu. Demandez le congé. Je vous mène à la campagne pour huit jours.

—Vrai ?

—Rien de plus vrai.

—Quand partirons-nous ?

—Ce soir, si vous voulez.

—Je ne demande pas mieux. Où irons-nous ?

—Où vous voudrez. Choisissez l'endroit.

—Ça m'est égal, pourvu qu'il soit au bord de l'eau. Vous louerez un canot et nous irons nous promener sur la rivière, du matin au soir, comme de vrais canotiers. Que diriez-vous d'Asnières ?

Ovide fit la grimace.

—Trop près de Courbevoie ! pensa-t-il.

—Ça ne vous va pas ? demanda la jeune fille.

—Pas du tout. Il y a trop de monde. Ce n'est plus la campagne, la vraie campagne.

—Alors, choisissez vous-même.

—Connaissez-vous Bois-le-Roi ?

—Parfaitement. Sur la lisière de la forêt de Fontainebleau et sur les bords de la Seine. N'avez-vous pas des amis, à Fontainebleau ?

—De simples relations d'affaires. Nous serons là parfaitement libres.

—Eh bien ! va pour Bois-le-Roi. Trouverons-nous sans peine un logement convenable ?

—Après déjeuner je prendrai le chemin de fer, et j'irai m'occuper de ce détail. Obtenez l'autorisation de madame Augustine, faites les achats nécessaires pour huit jours de villégiature et venez me retrouver.

En disant ce qui précède, Ovide ouvrait son portefeuille et présentait un billet de banque à l'essayeuse.

—Reviendrez-vous me prendre à Paris ? demanda-t-elle.

—A quoi bon ? Craignez-vous donc de voyager seule ?

—Pas le moins du monde. J'irai vous rejoindre et j'arriverai pour l'heure du dîner.

Ovide consulta l'indicateur. Il fut convenu qu'Amanda partirait par l'express de cinq heures trente minutes, et qu'il irait l'attendre à la gare de Bois-le-Roi. Ovide acheva de déjeuner et partit afin de s'occuper de ses préparatifs. La jeune femme, que l'idée d'une semaine de complète oisiveté remplissait de joie, regagna l'atelier, alla trouver madame Augustine et lui dit, d'une voix émue, en essuyant avec son mouchoir une larme factice :

—Je viens, madame, de recevoir une lettre d'une de mes tantes. Elle est malade, bien malade, ma pauvre tante... en grand danger. C'est une digne femme qui m'aime beaucoup. Elle me demande d'aller passer quelques jours auprès d'elle, et je sollicite de vous, madame, l'autorisation de m'absenter pendant une semaine.

—Certes, ma chère enfant, je ne vous empêcherai point d'accomplir un devoir de famille. Je vous accorde un congé de huit jours.

—Merci, madame. Puis-je partir tout de suite ?

—Vous le pouvez. Avez-vous besoin d'argent ?

—Oh ! non madame. J'ai quelques petites économies, elles me suffiront.

—Partez donc, mon enfant, et souvenez-vous que je vous attends dans huit jours.

L'essayeuse alla faire ses emplettes et à cinq heures et demie, prit le train qui devait la conduire à Bois-le-Roi.

Rejoignons Ovide. En quittant sa compagnie au restaurant de la rue Saint-Honoré, il s'était fait conduire avenue Clichy, chez lui, avait préparé une valise et placé soigneusement entre deux chemises une fiole contenant certaine liqueur rapportée d'Amérique et dont nous connaissons déjà les effets. Ceci terminé, il remonta en voiture avec la valise et donna l'ordre au cocher de le mener à la gare de Lyon. Le train de trois heures allait partir. Ovide n'eut que le temps de prendre son ticket. A cinq heures, il arrivait à destination.

En sortant de la gare, il gagna le village qui s'étend sur la pente d'une pittoresque colline et descend jusqu'à la Seine. Une auberge de modeste apparence, à l'enseigne du "Rendez-vous des chasseurs," se trouva sur son chemin.

—Pouvez-vous me louer un appartement pour une semaine ? demanda-t-il à l'hôtesse qui répondit :

—Nous n'avons pour l'instant que de petites

chambres disponibles, mais nous possédons à cent pas d'ici un joli pavillon meublé, au milieu d'un bouquet de bois. Il fera sans doute votre affaire. Voulez-vous le voir ?

—D'avance je suis sûr qu'il me conviendra. Mais pour les repas ?

—Monsieur viendra déjeuner et dîner ici, ou on le servira dans le pavillon, à son choix.

—Très bien.

—Vous aurez vue sur la Seine, le pavillon étant à mi-côte.

—J'aurai besoin d'un canot.

—Nous en avons six. Vous choisirez celui qui vous plaira.

—Parfait ! maintenant il s'agit de me préparer à dîner.

—Pour monsieur tout seul ?

—Pour deux personnes.

—A quelle heure ?

—A huit heures.

—Que monsieur fasse son menu, il sera satisfait.

—Eh ! bien, une matelotte, une friture, un poulet, des légumes, des fruits et du café.

—Tout sera prêt à huit heures. Maintenant je puis faire conduire monsieur au pavillon.

—Volontiers.

L'hôtesse appela une servante et lui donna l'ordre de conduire le voyageur au pavillon. C'était une maisonnette exigüe mais fort coquette, n'ayant qu'un rez-de-chaussée divisé en quatre petites pièces. Ovide serra sa valise dans une armoire, dont il eut le soin de retirer la clef.

Le Dijonnais revint à l'hôtel. Il demanda de quoi écrire, s'installa devant une table et traça les lignes suivantes :

Mon cher cousin,

Je suis en villégiature à Bois-le-Roi. Si tu avais besoin de moi, écris ou télégraphie au baron Arnold de Reiss, à l'hôtel du Rendez-vous des Chasseurs.

Bien à toi,

OVIDE.

Il mit sous enveloppe cette courte épître fit venir l'hôtesse et lui dit :

—Madame, je m'appelle le baron Arnold de Reiss. Veuillez vous souvenir de mon nom.

—Je m'en souviendrai, monsieur.

—S'il arrivait pour moi des télégrammes ou des lettres, vous ne les remettiez qu'à moi-même, à moi seul.

—Bien, monsieur. Je comprends et ce sera fait. (La suite au prochain numéro.)

LA NEIGE

LENFANT du nord, j'aime la neige ; je connais sa beauté et ses bienfaits. La neige enlève à l'hiver son obscurité et sa misère : c'est un printemps aux blanches fleurs. Les arbres, les prairies et le buis on épineux lui-même, tout refléurit et se pare. L'Orient a son mirage, qui crée un monde nouveau ; mais le mirage est vague et incertain. Le Nord a la neige, qui arrête les confours, dessine des reliefs et donne des clairs à toutes les ombres ; elle crée aussi un monde nouveau, où tout change d'aspect ; les limites s'effacent ; l'espace se montre libre, appartenant à tous, comme aux premiers jours de la création.

Lorsque la neige tombe, elle blanchit la tête de la tour qui semble un vieux génie féodal, gardant, immobile, les restes du château, tandis qu'elle jette un manteau d'hermine sur l'humble chaume des cabanes.

Lorsque la neige tombe, il semble que des génies aux blanches ailes s'ébattent dans les airs, semant autour d'eux de blancs duvets.

Il semble que des papillons argentés voltigent dans le ciel et viennent se poser légèrement sur le sol.

Il semble qu'un essaim de mouches blanches s'élançe en tourbillon poussé par le vent.

Il semble que des pasteurs fantastiques chassent au-dessus des nuages d'immenses troupeaux de blanches brebis, qui secouent autour d'elles des flocons de leur laine.

Il semble qu'une multitude de fées traversent le ciel avec des quenouilles garnies de fils blancs et légers, que le vent détache et rompt en morceaux qui retombent sur la terre.

Il semble que deux armées de chevaliers aux blanches couleurs se heurtent dans les airs dans un grand assaut d'armes, et que, sous les coups des lances et des longues épées, les aigrettes et les panaches sont brisés et se dispersent ça et là.

Il semble que des sylphes, ayant rassemblé pendant les chaudes saisons les corolles de toutes les blanches fleurs, s'amuse à les effeuiller au-dessus de nos champs. Marguerites, asphodèles, odorants jasmins, lis éblouissants, douce aubépine, renoncule des eaux, votre blancheur est effacée par celle de la neige.

Lorsque le soleil paraît, tout prend un air de fête, tout brille, tout se change en perles et en pierreries ; la richesse succède à la grâce. Des lustres de cristal pendent aux arbres ; des guirlandes resplendissent le long des haies ; les herbes desséchées se hérissent de paillettes d'argent plus brillantes que les fleurs, et le front des ruines se couronne de diamants.

Tombe, blanche neige, tombe doucement sur nos campagnes. Comme une blanche poule couvre ses petits sous ses ailes et les garantit du froid, leur plus cruel ennemi, abrite ainsi nos maisons, conserve nos espérances ; prête un instant aux plantes et aux arbres dépouillés une parure éphémère, hélas ! comme celle du printemps.

CHARLES.

NOTES ET IMPRESSIONS

Quelque sotte que soit une femme, elle comprendra tout ce qu'il y a dans l'amour ; quelque intelligent que soit un homme il n'en comprendra jamais que la moitié.

L'avare est comme le riz. Il ne devient bon à quelque chose que lorsqu'il crève.

Tous les raisonnements des hommes ne valent pas un sentiment des femmes.

L'amour est l'histoire de la vie des femmes ; c'est un épisode dans celle des hommes.

L'or jette un éclat qui, malheureusement, ne peut pas se ramasser.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 145—CAPRICE HOMONYMIQUE

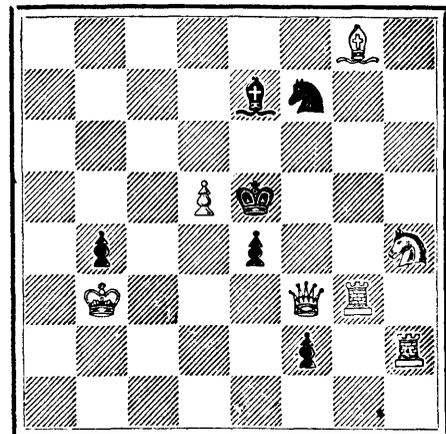
X'XXXXXXXXXX soutenue de l'esprit exige XX XXX. XXXX continue du cerveau.

No 146—LOGOGRIPE

Le Premier on peut dire, est verbiage oiseux ; Vous arrachez le cœur, c'est acte très sérieux.

No 147.—PROBLÈME D'ÉCHECS

Noirs—6 pièces



Blancs—7 pièces

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

SOLUTIONS :

No 144.—Le mot est : Potte.

ONT DEVINE :

Problèmes —Z. Maranda, Québec ; Mlle Eva Lanctôt, Mlle N. Tremblay, J. L. R. Mercier et L. Tournoyer, Mlle Eugénie Cinq Mars, Montréal.
Rébus —Hector Forget, Montréal ; Pierre Morrier, ville St-Jean-Baptiste ; Ph. Roy, Lévis.

SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts. C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis. Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

MONSIEUR HENRI LARIN,

NO. 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL



LES REMÈDES DE GEO. TUCKER, le guérisseur sauvage, No 86, rue Saint-Laurent, Montréal, sont vendus seulement dans les pharmacies et épiceries. Demandez le "Sirope Botanique de Tucker," "Arrapaho" ou "Baume des Montagnes Vertes," Poudres Indiennes de Tucker pour les Vers, les Emplâtres de la Montagne Verte. Envoyez vos ordres au No 86, rue St-Laurent. Il y a aucun colporteur d'autorité à vendre pour moi sur les marchés ou de porte en porte. Exigez que le portrait du guérisseur sauvage et le nom de la compagnie des Montagnes Vertes soient sur chaque bouteille ou boîte que vous achèterez.



A. NATHAN,

Importateur et marchand de
Cigares de la Havane et domestiques,
PIPES EN BRUYERES
ET AUTRES
ARTICLES DE TABACONISTES,
EN GROS ET EN DÉTAIL,
71 — RUE SAINT-LAURENT — 71
MONTREAL

Succursale au No. 1916, rue Notre-Dame

ETABLISSEMENT DE 1RE CLASSE
LEFRANCOIS FRERES,
314, Rue Ste-Catherine,
MONTREAL

Assortiment complet et choix de fourrures de toutes sortes. Ordres exécutés à court délai.

EAU MINERALE DE SAINT-LEON

Si vous souffrez d'indigestion, buvez l'EAU DE SAINT-LEON après chaque repas, et à jeun pour la constipation. En buvant cette eau merveilleuse vous éviterez la Picote et autres maladies contagieuses.

E. MASSICOTTE & FRERE,
Seuls agents pour Montréal.
217, rue St-Elizabeth.
(Téléphone No. 810 A.)

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-proprietaires. Bureau: rue Saint-Gabriel, No. 28, Montréal.

PRIMES MENSUELLES

DU

MONDE ILLUSTRÉ

1re Prime	- -	\$50
2me "	- -	25
3me "	- -	15
4me "	- -	10
5me "	- -	5
6me "	- -	4
7me "	- -	3
8me "	- -	2
86 Primes, a \$1	-	86

94 Primes \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

CARTES A JOUER

Les propriétaires du MONDE ILLUSTRÉ peuvent fournir aux familles et au commerce en général de

JOLIES CARTES A JOUER

aux prix modiques suivants :

	1ère qualité.	2me qualité.
La grosse.....	\$10.00	\$8.00
La douzaine.....	1.00	0.80
Le jeu.....	0.15	0.10

Les commandes de la ville et de la campagne exécutées avec diligence. Conditions : comptant.

BERTHIAUME & SABOURIN,
30, rue St-Gabriel, Montréal.

VICTOR ROY

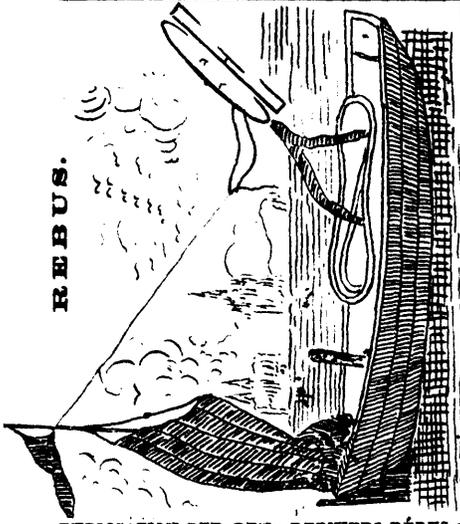
ARCHITECTE,

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED, journal illustré, publié à New-York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos. 53 et 55, Park Place, New-York, Etats-Unis.

Imprimerie et Lithographie GEBHARDT-BERTHIAUME, 28 et 30, rue St-Gabriel

RÉBUS.



EXPLICATION DES DEUX DERNIERS RÉBUS :

Tout aime autour de moi

C'est dans les grands dangers qu'on voit les grands courages

CHOSSES ET AUTRES

—Un fermier de l'Ohio annonce qu'il a développé une race de poules qui pondent deux œufs par jour.

—L'année dernière le Canada a exporté 11,500,000 douzaines d'œufs aux Etats-Unis, pour lesquels il a reçu deux millions de piastres.

—On peut considérablement atténuer la viande dure en ajoutant un peu de vinaigre à l'eau quand on met bouillir.

—Un Américain, dans le Maine, a une pendule âgée de 171 ans. Elle marche quarante jours sans être montée et tient l'heure exacte.

—Il y a à Java un arbre dont les aborigènes emploient le jus pour noircir leurs chaussures. Il est supérieur au meilleur noir fabriqué.

—Le meilleur moyen d'accumuler des biens c'est d'acheter quand les autres veulent vendre, et de vendre quand les autres veulent acheter.

—On fait maintenant du papier avec l'herbe des prairies. Un moulin, à Quincy, Missouri, a déjà employé dans ce but 400,000 tonnes de cette herbe depuis le mois de juin.

—Un petit chemin de planches, de madriers ou de pierres, allant de la maison à la grange, au puits et à d'autres endroits de la cour où l'on va souvent, sauvera beaucoup de misère aux femmes en empêchant la boue d'être emportée dans la maison. Pour l'amour de votre femme, qui travaille déjà assez, soyez propres.

IMPORTANT

C'est avec beaucoup de plaisir que j'annonce au public que j'ai été guéri d'une maladie que les médecins supposaient être un cancer ou une tumeur dans les organes génitaux, par Geo. Tucker, le guérisseur sauvage, No 86, rue Saint-Laurent. Les médecins désespéraient de moi quand je me suis adressée à lui, et une semaine après j'étais sauvée d'une mort que l'on considérait comme certaine. Je ne pourrais le recommander trop chaleureusement aux personnes qui souffrent et au public en général.

Madame HENRI SURPRENANT,
No 104, rue St-Martin, Montréal.

VOYEZ ! 40 magnifiques CARTE-CHROMOS avec votre nom très bien imprimé pour dix (10) cents seulement. Echantillons envoyés pour cinq (5) cents. Ecrivez immédiatement. Agents demandés. Adressez : EMIL H. RODIN, Cokato (Wright Co.), Minn.

EMIL H. RODIN, marchand de Chromos et vend bon marché. Vous pouvez avoir quarante (40) magnifiques Cartes-Chromos, avec votre nom bien imprimé, pour 10 cents. Echantillons de toutes sortes envoyés pour 5 cents. Ecrivez immédiatement. Agents demandés. Adressez : EMIL H. RODIN, Cokato (Wright Co.), Minn.

THIS PAPER may be found on file at Geo. P. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.) where advertising contracts may be made for it IN NEW YORK.